

GIDE CLASSICISME

Le triomphe de l'individualisme et le triomphe du classicisme se confondent. Or le triomphe de l'individualisme est dans le renoncement à l'individualité. Il n'est pas une des qualités du style classique qui ne s'achète par le sacrifice d'une complaisance. Les peintres et les littérateurs que nous louangeons le plus aujourd'hui ont une manière; le grand artiste classique travaille à l'avoir pas de manière; il s'efforce vers la banalité. S'il parvient à cette banalité sans effort, c'est qu'il n'est pas un grand artiste, parbleu! L'œuvre classique ne sera forte et belle qu'en raison de son romantisme dompté. "Un grand artiste n'a qu'un souci : devenir le plus humain possible,- disons mieux : devenir banal " écrivais-je il y a vingt ans. Et chose admirable, c'est ainsi qu'il devient le plus personnel. Tandis que celui qui fuit l'humanité pour lui-même, n'arrive qu'à devenir particulier, bizarre, défectueux. Dois-je citer ici le mot de l'Évangile? - Oui, car je ne pense pas le détourner de son sens : "Celui qui veut sauver sa vie (sa vie personnelle) la perdra; mais celui qui veut la perdre la sauvera (ou, pour traduire plus exactement le texte grec : la rendra vraiment vivante."

Le classicisme me paraît à ce point une invention française que pour un peu je ferais synonymes ces deux mots : classique et français, si le premier terme pouvait prétendre à épuiser le génie de la France et si le romantisme aussi n'avait su se faire français; du moins c'est dans son art classique que le génie de la France s'est le plus pleinement réalisé. C'est aussi qu'en France, et dans la France seule, l'intelligence tend toujours à l'emporter sur le sentiment et l'instinct. Ce qui ne veut nullement dire, comme certains étrangers ont une disposition à le croire, que le sentiment ou l'instinct soit absent.

Le classicisme - et par là j'entends le classicisme français - tend tout entier vers la litote. C'est l'art d'exprimer le plus en disant le moins. C'est un art de pudeur et de modestie. Chacun de nos classiques est plus ému qu'il ne le laisse paraître d'abord. Le romantique, par le faste qu'il apporte dans l'expression, tend toujours à paraître plus ému qu'il ne l'est en réalité, de sorte que chez nos auteurs romantiques sans cesse le mot précède et déborde l'émotion et la pensée; il répondait à certain émoussement de goût résultant d'une moindre culture - qui permet de douter de la réalité de ce qui chez nos classiques était si modestement exprimé. Faute de savoir les pénétrer et les entendre à demi-mot, nos classiques dès lors parurent froids, et l'on tint pour défaut leur qualité la plus exquise : la réserve.

L'auteur romantique reste toujours en deçà de ses paroles; il faut toujours chercher l'auteur classique par delà. Une certaine faculté de passer trop rapidement, trop facilement, de l'émotion à la parole est le propre de tous les romantiques français - d'où leur peu d'effort de prendre possession de l'émotion autrement que par la parole, leur peu d'effort pour la maîtriser. L'important pour eux n'est plus d'être mais de paraître ému. Dans la littérature grecque, dans Racine, dans Pascal, dans Baudelaire, l'on sent que la parole, tout en révélant l'émotion, ne la contient pas toute, et que, une fois le mot prononcé, l'émotion qui le précédait continue. Chez Ronsard, Corneille, Hugo, pour ne citer que de grands noms, il semble que l'émotion aboutisse au mot et s'y tienne; elle est verbale et le verbe l'épuise; le seul retentissement qu'on y trouve est le retentissement de la voix.

Le vrai classicisme n'est pas le résultat d'une contrainte extérieure; celle-ci demeure artificielle et ne produit que des œuvres académiques. Il me semble que les qualités que nous nous plaisons à appeler classiques sont surtout des qualités morales, et volontiers je considère le classicisme comme un harmonieux faisceau de vertus, dont la première est la modestie. Le romantisme est toujours accompagné d'orgueil, d'infatuation. La perfection classique implique, non point certes une suppression de l'individu (peu s'en faut que je ne dise : au contraire) mais la soumission de l'individu, sa subordination, et celle du mot dans la phrase, de la phrase dans la page, de la page dans l'œuvre. C'est la mise en évidence d'une hiérarchie.

L'œuvre d'art classique raconte le triomphe de l'ordre et de la mesure sur le romantisme intérieur. L'œuvre est d'autant plus belle que la chose soumise était d'abord

plus révoltée. Si la matière est soumise par avance, l'œuvre est froide et sans intérêt.

J'ajoute que ne devient pas classique qui veut; et que les vrais classiques sont ceux qui le sont malgré eux, ceux qui le sont sans le savoir.

Gide, Incidences, 1924, Essais, Critiques, Pléiade p.281

Le souvenir, déjà lointain, que j'ai gardé de la représentation de je ne sais plus quelle tragédie de Corneille, reste douloureux. Les acteurs semblaient avoir pour principal souci de faire oublier que cette pièce était en vers. Ils rompaient, escamotaient, dénaturaient les alexandrins jusqu'à ne plus permettre qu'à une oreille des plus expertes et des mieux exercées de les reconnaître, ou de connaître qu'ils les estropiaient. Et ceci sous prétexte de *naturel* ! Du coup, perdant leur lustre et toutes leurs qualités poétiques, ces vers paraissaient déplorablement ou ridiculement factices, tous les sentiments exprimés paraissaient faux, toute la pièce artificielle.

Il faut pour dire nos vers, un grand art, et dont la tradition s'est perdue. Pour les bien dire aujourd'hui, il faudrait d'abord les bien sentir. Rien n'était plus éloigné du réalisme que notre théâtre, et rien n'était à la fois plus vrai. C'était une transposition miraculeuse dans un domaine très abrité. Aujourd'hui la réalité nous presse de toutes parts et c'en est fait de l'œuvre d'art.

Gide, Journal, 21 février 1934, Pléiade p.1202.

Cherchant pour Catherine des exemples, et inventant des exercices de diction, pour lui apprendre à nuancer et différencier la prononciation de nos voyelles, je découvre que le vers de Racine (Phèdre)

N'était qu'un faible essai des tourments que j'endure

contient dans ses sept premières syllabes six répétitions du son *é*, presque le même, qu'il s'agit pourtant de distinguer subtilement. Le charme de la poésie classique française est fait du jeu de ces impondérables.

Gide, Journal 10 avril 1941, Pléiade p.74.